

## Entretien avec Ying Chen par Hélène Amrit et Vijaya Rao

### Interview with Ying Chen by Hélène Amrit and Vijaya Rao

Interviewers : Hélène Amrit<sup>1</sup>, Vijaya Rao<sup>2</sup>

*Submetido em 2 e aprovado em 12 de dezembro de 2020.*

**Résumé :** Ying Chen a eu gentillesse d'accepter une interview en mode « confinement », c'est-à-dire à distance. Elle partage ainsi avec nous ses considérations à propos de la littérature-monde, de l'extrême contemporain ou encore de l'appropriation culturelle. Ying Chen fait appel à la réception de l'écriture au-delà des contraintes de genres, de frontières, de cultures ; là où la musicalité et le pouvoir des mots sont à l'écoute.    l'image de son œuvre, les réponses de Ying Chen se déploient différemment à chacune de nos relectures.

**Mots clés :** Littérature-monde. Littérature sans monde. Musicalit  . Po  tique. Impermanence.

**Abstract:** Given the restrictions posed by the pandemic, Ying Chen graciously answered some questions over email, sharing her thoughts on World Literature, Literature of the Extreme Contemporary and on cultural appropriation. She calls for a greater reception of writing beyond the constraints of genres, borders, and cultures where musicality and the power of words are truly heard. As in the case of her work, Ying Chen's responses unfold differently with each re-reading.

**Keywords:** World Literature, Literature outside world. Musicality. Poetics. Impermanence



Tout d'abord un immense merci d'avoir particip   si gentiment    notre colloque. Nous garderons tous ce souvenir de ces temps poétiques que tu nous as offerts entre chaque séance. C'était magique !

Et merci aujourd'hui d'accepter de te soumettre à cette interview.



Ying Chen est n   en 1961 à Shanghai et vit maintenant à Vancouver.

### Questions :

**1. Aux débuts des années 2000, un manifeste est apparu avec de nombreux signataires appartenant à ce que nous appelons la littérature francophone, c'  st à dire la littérature qui se fait hors de France. Expliquant la discrimination, voire le ghetto dans lequel cette dénomination les rangeait, de nombreux écrivains en appelèrent à une « littérature-monde » de langue française. Une littérature « décrochée » de toute appartenance nationale, une littérature lib  r  e aussi de certains interdits. Je cite pour mémoire la conclusion de ce manifeste :**

**Littérature-monde parce que, à l'évidence multiples, diverses, sont aujourd'hui les littératures de langue françaises de par le monde, formant un vaste ensemble dont les ramifications enlacent plusieurs continents. Mais littérature-monde, aussi, parce que partout celles-ci nous disent le monde qui devant nous émerge, et ce faisant retrouvent après des décennies d'« interdit de la fiction » ce qui depuis toujours a été le fait des artistes, des romanciers, des créateurs : la tâche de**

donner voix et visage à l'inconnu du monde - et à l'inconnu en nous. Enfin, si nous percevons partout cette effervescence créatrice, c'est que quelque chose en France même s'est remis en mouvement où la jeune génération, débarrassée de l'ère du soupçon, s'empare sans complexe des ingrédients de la fiction pour ouvrir de nouvelles voies romanesques. En sorte que le temps nous paraît venu d'une renaissance, d'un dialogue dans un vaste ensemble polyphonique, sans souci d'on ne sait quel combat pour ou contre la prééminence de telle ou telle langue ou d'un quelconque "impérialisme culturel". Le centre relégué au milieu d'autres centres, c'est à la formation d'une constellation que nous assistons, où la langue libérée de son pacte exclusif avec la nation, libre désormais de tout pouvoir autre que ceux de la poésie et de l'imaginaire, n'aura pour frontières que celles de l'esprit.

En parallèle, le terme d' « extrême contemporain » est apparu. Dominique Viart a d'ailleurs esquissé une typologie à partir de ce corpus fluctuant dont le début correspond *grosso modo* à ta période de publication puisque ton premier roman, *La mémoire de l'eau*, fut publié en 1992 et que le terme d'extrême contemporain est apparu à l'orée des années quatre-vingt dix.

« Littérature-monde » ou littérature de « l'extrême contemporain »... Comment situerais-tu ton œuvre d'une part à partir de cette prise de position sous forme de manifeste qu'est la « littérature-monde », et d'autre part à partir de ce corpus qu'est la littérature de l' « extrême contemporain » ?

2. Ta création romanesque se vit dans une sorte d'intranquillité. Nous nous expliquons, après les romans tels que *Les lettres chinoises*, est arrivée une série de créations toutes en lien entre elles qui déstabilisent la lecture. Chacun de ces romans amène le lecteur hors de ses attentes, de ses habitudes... le contraignant à émettre des questionnements dans le silence inscrit entre les mots, les phrases du roman... *La Rive est loin* semble clore ce cycle en intégrant un métadiscours sous forme parfois de réquisitoire envers la critique qui classe trop rapidement une œuvre, ici en l'occurrence il s'agit du « réalisme merveilleux ». Une critique qui classe une œuvre plutôt que de l'écouter. Par là même, tu révéles toute la difficulté de la critique à être en adéquation avec le travail de création qui lui est contemporain. Et pour terminer, avec *Blessures*,

**tu sembles ouvrir à nouveau un autre univers romanesque. Peux-tu nous en dire plus sur ton cheminement littéraire ?**

**3. Qu'il s'agisse du manifeste pour une « littérature-monde » ou de la terminologie de « l'extrême contemporain », force est de constater que l'écrit romanesque continue de s'inscrire comme étant la littérature au détriment des autres genres. En effet, sous le terme de littérature, il faut toujours entendre œuvres romanesques. Nous aimerions te poser une question à propos du découpage des genres. Toutefois, nous ne parvenons pas à clarifier nos questions : est-ce que dans l'histoire de la littérature chinoise, ce découpage (roman/poésie/théâtre) est identique ? Comment vis-tu ces cadres prédéfinis ?**

**Réponses :**

Chères amies,

Pour moi aussi ce séjour Indien, depuis longtemps rêvé, m'est inoubliable, Je renouvelle ici mes vifs remerciements.

Je savais bien que nous étions réunis par une langue plus ou moins commune, le français, en tant que français, québécois, canadiens français, autres francophones, ou des francophiles comme moi. Mais pardonnez-moi d'avoir eu l'esprit un peu égaré, car, portée par les flots des mots bien sensibles, sympathiques et justes, j'essayais de deviner la musique de la langue Hindi et des autres langues indiennes. Je me souciais du sort de ces langues, sous la prédomination langagière d'un Google et d'un Facebook qui, malgré les efforts de traduction, risquent de véhiculer une seule parole. Car la diversité des langues, sans une diversité des moules de pensée et sans la tolérance des différentes valeurs, serait trompeuse.

Par exemple, on m'a dit, à New Delhi, que sans les anglais l'Inde ne sera jamais unie. Cela me paraît être un jugement de valeur, en ce qui concerne la notion de l'union et les modalités de celle-ci. Sans aller plus loin dans ce sens, je voudrais simplement dire mes impressions, à savoir que l'Inde a toujours existé, que les civilisations ont existé avant les frontières, que les peuples ont existé avant les nations, que l'humanité a existé avant des langues.

Ces impressions me conduisent à voir la littérature monde comme une évidence, un fait, une permanence. Comme je l'ai confié auparavant dans un livre, je range mes bibliothèques selon le nom des auteurs alphabétiquement, sans chronologie. Je fonctionne selon un ordre permanent. Que cet auteur se déplace d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un camp politique à l'autre, d'un palais à une forêt, de la une des journaux à l'anonymat total, et même d'un siècle à l'autre, il ne change pas de place chez moi. En même temps, je n'irai pas dépenser mes énergies à revendiquer ce qui va de soit, à l'encontre des impermanences qui nous échappent toujours, qui certes peuvent nous affecter dans nos moments de faiblesse et de doute, mais qui, fondamentalement, ne méritent pas notre peine et attention.

Les impermanences se font toujours emportées quand une grande marée arrive. Par exemple, si une librairie française mettait trop de temps à résoudre le classement des auteurs français, de souche ou les néo, les auteurs francophones ou francophiles, les auteurs sur place ou outre-mer, les auteurs citoyens mais non résidents, ou les résidents non citoyens, les traductions ou les auto-traductions, si une librairie se perturbe dans tout cela trop longtemps, tout en vendant les cartes postales et les crayons, et bien l'internet viendra la remplacer.

Et les guerres de toutes sortes font partie de la catégorie des impermanences.

Le jour où Vijaya m'a écrit pour la première fois, j'étais en train de lire sur l'histoire contemporaine de l'Inde et de me débattre pour déchiffrer les textes anciens traduits en anglais. Je me suis dit : ça c'est du karma. Si bien que dans notre salle de conférences où résonnait le français que je peux comprendre, dans ma tête palpitait l'histoire d'un peuple que je ne comprends pas tout à fait, mais qui m'inspire un sentiment familier, qui me rappelle mon pays natal, qui met en évidence ma vie en débris, c'est-à-dire, la douleur d'exister.

Et il n'y a pas que la douleur qui relie l'Inde à la Chine. Environ trente pour-cent du vocabulaire chinois proviennent du sanskrit. Cette partie du vocabulaire compte les mots les plus abstraits. L'entreprise massive de la traduction des textes bouddhiques a duré du deuxième siècle au douzième. Ces mille ans de « conquête douce », sans violence, sans action missionnaire, sans convoitise, sans exclusion, sans caste, sans

passion combattante, à la fois empathique et individuelle, a été accueillie en Chine de plein gré, avec vénération. Ces mille ans d'ouverture de frontières et d'échanges paisibles coïncidaient aux époques dorées d'une Chine prospère, innovatrice, une période jamais retrouvée depuis. La traduction des textes bouddhiques fut en réalité une longue réforme du chinois pictographe, lui permettant de rester ce qu'il est, tout en acquérant des outils linguistiques de raisonnement philosophique et scientifique, lui apportant une sonorité et une musicalité enrichie. Socialement, le bouddhisme est à la base de la pensée humaniste chinoise de tous les temps. Son influence sur l'art et les lettres chinoises est sans mesure.

Cela me donne à croire que les pays où l'on traduit le plus, les langues qui, sans rancune et sans peur, absorbent le plus, dans leur corps même, les éléments étrangers, et aussi les individus qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvent au point des rencontres, là où l'inconfort et l'intranquillité les nourrissent, sont les plus vivants et prometteurs, jusqu'à ce que certains facteurs intérieurs ou extérieurs viennent freiner leur élan vers l'ailleurs. Dans les rues de New Delhi, et chez les jeunes étudiantes croisées qui sont plus que bilingues, j'ai vu cet élan. Cela me donne à espérer que l'Inde, malgré Google, malgré Facebook, est un pays d'avenir.

Vous voyez, chères amies, que dans notre colloque sur l'extrême contemporain, je suis passée à l'extrême ancien, car les choses du monde me paraissent très équivalentes et très permanentes.

Vous avez mentionné le « Manifeste sur une littérature monde » du 2000, et vous savez maintenant ce que j'en pense, en principe. Je dois avouer que je ne l'ai pas lu, j'en ai entendu parler mais je supposais que cela pourrait me concerner, seulement au point de vue pratique, à savoir que les étudiants en France ne peuvent pas faire une thèse de doctorat sur mes livres parce que je ne suis pas française, qu'il est compliqué de présenter mes livres au Québec depuis que je n'y habite pas, que les critiques chinois trouvent que j'appartiens plutôt à l'occident. Au comble, quelqu'un a trouvé un critère pour tester qui appartient à la littérature canadienne : ceux qui font « road trip » et ceux qui ne le font pas.   vrai dire, il a touché juste : *road trip*, je ne peux pas, simplement parce que je ne conduis pas ! J'avais l'habitude de voyager en train, et d'espérer, au bout de deux heures de trajet, nourritures, accents, odeurs et paysages différents.

Dans son article, il conclut que la littérature canadienne est faite des anglophones, des québécois et de ceux des premières nations, en excluant les immigrants comme moi, et aussi les francophones en dehors du Québec car « ils ne savent pas à qui être loyaux ». Il ne faut pas croire que ceux qui veulent fermer la porte voudraient vraiment ouvrir la fenêtre. « Une littérature monde », revendiquée à notre époque retentissante des bruits de fermeture, pourra-t-elle forcer les yeux de s'ouvrir ?

Si l'on considère la « littérature monde » comme une sorte de traduction, dans le sens où elle apporte des éléments nouveaux à la langue adoptée, il faudrait voir si cette traduction est désirée ou bien subie, et comment elle est utilisée. Serait-elle un véritable lieu de rencontre, ou bien sert-elle seulement d'une information conforme, d'une justification, par l'« autre » même, de nos opinions sur l'« autre ».

Mes humbles expériences me disent que cette « époque de la traduction » n'est pas encore venue à l'Occident. Elle y eut été dans le passé, mais elle n'y est pas actuellement. Je dirais même qu'elle s'éloignera davantage dans un avenir proche. De même, les librairies parisiennes éprouveront toujours de l'embarras quant à la façon de ranger les écrivains « monde ». Le manifeste en question semble davantage révéler un retard et un manque dans la réaction des vieux moules face à la nouvelle réalité démographique et sociolinguistique. Il me paraît moins comme annonciateur d'un temps nouveau, épanoui et prometteur. « Le temps est venu d'une renaissance, » proclame ce manifeste vertigineusement optimiste. Renaissance peut-être, mais j'ai l'impression que ce soit en dehors de la littérature. Aujourd'hui, on lit beaucoup moins la littérature. Je sais que mes livres, avec ou sans monde, sont tous lus plutôt comme un témoignage social et/ou ethnique et/ou du genre, et c'est de la peine perdue, parce que beaucoup d'autres peuvent jouer ce type de rôle mille fois plus efficacement.

La littérature n'est pas efficace. Elle ne se mesure pas ainsi. Dans le meilleur des cas, c'est un produit de l'esprit, et non pas un puits de données.

En l'an 2000, je n'avais pas la tête pour une « littérature monde », parce qu'il m'a fallu d'abord régler mes rapports avec LES mondes, et surtout, avec la littérature tout court. La littérature monde concerne plutôt la question de l'espace, je suppose, alors que j'ai aussi rencontré des problèmes temporels.

Après le succès faux de *L'Ingratitude* — le livre ayant été interprété comme une critique de la Chine de mon enfance, conformément aux jugements occidentaux envers la Chine d'après 1949. Jugements ressemblant à une sentence à perp  tualit  , au clouement d'un tombeau, alors même que ce pays continue à être le fleuve évoqué dans mes livres. Il continue à s'écouler, avec ses puanteurs et ses parfums, avec ses lotus et sa boue, avec ses cinq mille ans de trésors et de déchets, et avec énormément de traductions. Mon « Ingratitude » s'attaquait à l'ombre féodale qui, malgré toutes les révolutions, auxquelles je m'oppose, continuait à hanter ce pays et qui constituait l'un des facteurs qui l'empêchent de s'épanouir. Le malentendu, notamment en France, que je ressentais, que je ressens encore, dans l'interprétation de ce livre et aussi de mon parcours, paraît donc trop grand et difficile à surmonter.

Dans l'expression de « littérature monde », le mot « monde » me fait penser à plusieurs questions : quel est ce monde pour moi ? Et si de toute évidence *L'Ingratitude* a été lu comme concernant un seul monde qui est la Chine où l'histoire est située, comment puis-je continuer à écrire, sans réduire un demi siècle de l'histoire du pays d'après 49 à cinq ans de la période de la révolution, sans réduire la faillite d'une dizaine de milliards d'humanité et le contexte international entourant cette humanité, en un seul dirigeant, en une seule idéologie, et sans réduire une civilisation de cinq mille ans en deux cents dernières années de pires cauchemars que taise le monde entier sauf quelques-uns comme Bethune ?

Ainsi il me semble difficile d'écrire du monde ou avec monde. J'ai décidé d'écrire sans monde.

   l'époque je réfléchissais aussi sur ce qu'on entend par la littérature.   crire sans monde, c'est écrire pour écrire, c'est l'art pour l'art. Si j'ai une prochaine vie, je voudrais être musicienne. Je voudrais pouvoir exprimer, et pourtant ne rien dire. En pratique, je pense que mes textes sont moins romanesques que poétiques ou th  atraux. J'ai été nourrie de la poésie chinoise et j'adore Racine et Shakespeare. Je suis attentive à la musicalité et aussi à l'intensité des paroles. Mais on nomme tous les textes en prose romans, comme si cette petite ruse pouvait attirer quelques lecteurs de plus. J'admire ce qu'on appelle les nouveaux romans. J'apprécie ces écritures innovatrices. Tout en étant différente, je me



crois appartenir à cette modernité où on rejette le réalisme du dix-neuvième, où l'on n'a plus une cause à défendre, un message à passer, et on s'ennuie.

Or, venant du tiers monde semé de guerres de toutes natures, venant du « sous monde », d'un pays industriellement arriéré de cent ans ou plus par rapport aux développés, d'une terre où la vie de beaucoup rappelle les romans de Balzac et de Zola, vivant aussi dans un pays avancé où mes compatriotes se font taper dans la rue parce qu'ils sont chinois, je me demande à quel siècle précisément j'appartiens, et si j'arrive vraiment à m'ennuyer comme mes contemporains occidentaux. C'est alors qu'après les récits de fantôme, il y a eu *Blessures* et *Rayonnements*. Ce serait peut-être cela l'extrême-contemporain pour moi.

En l'an 2000, je méditais aussi sur le destin de la littérature en tant qu'un langage. L'internet arrivait à grand pas. Les jeunes délaissaient les livres. Avec le rapide changement du support, adviendra inévitablement le changement sinon la disparition d'un langage. Je tiens à croire que ceux qui écrivent un livre pour véhiculer une information s'adapteront. Mais la littérature en tant qu'un langage survivra moins bien. Déjà l'édifice du livre s'ébranlait. Dans le vent qui sifflait, on entendait le tsunami s'approcher. Et il y a eu ce manifeste qui mettait en évidence que l'esprit des clans a existé presque jusqu'à la fin. Cela a paru à mes yeux comme une revendication tardive, superflue, au sein d'une maison habituée à hiérarchiser, catégoriser, étiqueter et diviser, et restant plus ou moins ainsi même face au danger commun de disparaître, que ce soit littérature de souche ou celle du monde.

En conclusion, je dirais que ce que je pratique, ou je crois pratiquer, ressemblerait à une « chancelante littérature sans monde », née trop tard et trop tôt pour une « littérature-monde ». Or, si l'on fait abstraction de ces appellations, du regard extérieur sur un travail, on se rend compte que toute naissance est bonne, même une naissance en 2020, même dans un « sous monde », même dans une langue condamnée, pour simplement écrire, et respirer.

**Notes**

- <sup>1</sup> Maître de conférences en littérature d'expression française, Université de Limoges, Limoges, France. helene.amrit@unilim.fr
- <sup>2</sup> School of Language Literature and Culture Studies, Jawaharlal Nehru University, New Dehli, India, vijilak63@gmail.com